



Forêt bocagère

Pierre LIEUTAGHI

Enfant, j'habitais un pays presque entièrement de lisières. Des forêts, je connaissais celle du Petit Poucet, jamais bien loin. En 1946, c'était encore l'époque des galoches, on est allés à Brest par le train qui traversait le Cranou. De la fenêtre ouverte aux escarbilles, on a vu des sabotiers au travail dans une clairière. Ils habitaient vraiment des huttes. Le Petit Poucet vivait à cinquante kilomètres de Quimper. Quelquefois on disait Paimpont, comme d'autres Amazonie. Brocéliande sera réinventée plus tard...

L'attribution au bocage du statut forestier ne répond pas seulement à des considérations naturalistes. La forêt vit dans un temps à elle où les créatures de l'ombre ont leur territoire premier. Ce peuple a gagné les chemins creux. Des grands bois aux talus, son exil réussi atteste une communauté dans l'écologie de l'imaginaire.

Là où le climat permet les arbres, le produit premier de la forêt c'est la peur. En Bretagne, elle avait trouvé des substituts efficaces. Landes et bocage ont suffi au *bugul-noz*, *hoper-noz* et autres esprits malins ; ils ne réclamaient pas de grandes étendues forestières ; le laci des talus et des chemins leur convenait. Sur la lande, les démons aux yeux rouges chassaient en compagnie des loups. Les génies des sources étaient contents des fontaines miraculeuses. Les esprits malfaisants sont plus adaptables qu'on ne le pense, au point de se faire assez souvent duper¹.

Qu'ils aillent dans la lande ou entre deux lisières proches, capables peut-être de se fermer en étau sur le voyageur im-

prudent, les chemins conduisaient leur troupeau de nuit jusqu'à l'entrée des hameaux. Les fermes condamnaient la porte d'une barre horizontale traçant une croix sur la verticalité des planches. Survenaient alors les défis terribles : « Vous pariez combien que je vais jusqu'à la barrière ? » Reverrait-on jamais le blasphémateur dont nos craintes tenaient le fil d'Ariane ? Pendant le jour, on jouait sans appréhension dans ce monde terrible.

J'ai habité un pays forestier : la lande comme forêt sans arbres, les talus comme lisières sans forêt, esprits inclus. Rien d'une forêt par défaut.

S'il y avait peu de forêts proprement dites en Bretagne, les talus boisés en diffusaient partout une version linéaire [1] dont, de 1964 à 1994, on a détruit quelques 220 000 km, pas loin du double de ce qui subsiste aujourd'hui².

On peut tenter d'estimer le rapport entre longueur de talus et surface boisée induite, d'en extrapoler le recul global de

1 Les Latins sacrifiaient un porc en « offrande expiatoire » aux dieux des forêts avant d'élaguer les arbres, un second s'il y avait défrichement (Caton l'Ancien, *De re rustica*, CXXXIX, CXL ; II^e siècle avant J.C.).

2 « 114 500 km de haies bocagères en Bretagne ». OEB, *Observatoire de l'Environnement en Bretagne*, 7 mai 2019. Le dossier n° 13 du même organisme (mai 2018), *Le bocage en Bretagne*, fournit plus de détails. En 2008, *Les linéaires paysagers de Bretagne* évoquent « plus de 140 000 km de haies bocagères anciennes » (Philippe Michel *et al.*, 79 p., fig., phot., tabl., DRAAF de Bretagne, Enquête haies 2008) ; la même étude révèle aussi que « le linéaire de talus bocager diminue au niveau régional de 13 % [encore] entre 1996 et 2008 ». Les talus des premières années du remembrement sont décrits et, pour certaines fonctions, analysés dans un numéro spécial de *Penn ar Bed*, « Les talus », n.s., vol. 5, n° 41, juin 1965.



[1] « Forêt linéaire » de chêne pédonculé survivante à Thorigné-Fouillard (Ille-et-Vilaine).

couverture ligneuse bocagère. Avec une largeur moyenne de 2 m à la base, les talus n'occuperaient en principe que $1/5^{\text{e}}$ d'ha au km, 1 ha pour 5 km. Mais il faut tenir compte de l'extension latérale des couronnes, d'une largeur moyenne « d'environ 7 m », soit 0,7 ha/km. Comme « la présence d'arbres sur au moins la moitié de la haie concerne en Bretagne près de 90 000 km du linéaire total des haies bocagères anciennes, soit 63 % »³, ce taux permet d'estimer à *minima* la perte de surface boisée due au remembrement : $63 \% \text{ de } 220\,000 \times 0,7 = 97\,020 \text{ ha}$, en gros 970 km², près de quatre fois Fontainebleau, massif de 250 km². Avec la même arithmétique, les 140 000 km² actuels représentent 61 700 ha, 617 km². Sans le remembrement, la forêt linéaire bretonne couvrirait aujourd'hui dans les 1 500 km², bien plus du tiers des quelques 4 000 km² de couvert forestier stricto sensu. Le Cranou, aujourd'hui « lieu privilégié du tourisme vert », c'est seulement un peu plus de 13 km².

Il fallait « ouvrir » un bocage trop serré. Les gens sommés de se convertir en exploitants efficaces, leurs nouvelles

machines, les voitures, le maïs, etc., avaient besoin d'espace. Il y a aussi que, durant les Trente Glorieuses, on s'occupait encore moins d'écologie appliquée que sous Sarkozy, Hollande ou Macron. « Écologie » était un mot parasite laissé à ces rêveurs qui publiaient, par exemple, les premiers numéros de *Penn ar Bed*. Mais on a passé sous silence, on semble taire encore, que *l'arasement du bocage fut aussi un déboisement à grande échelle*. S'il n'y avait pas eu le remembrement, si talus et haies avaient été considérés pour ce qu'ils sont, un milieu forestier, la Bretagne n'aurait pas rattrapé la moyenne nationale de recouvrement arboré (un peu plus de 30 % en 2020) mais s'en serait beaucoup rapprochée⁴.

Sans doute, la forêt linéaire ne réunit-elle pas toutes les caractéristiques du « vrai » peuplement ligneux. Il y manque d'abord la permanence à long terme du couvert, nécessaire à l'installation, par exemple, des communautés de fougères propres aux vieilles forêts. Je ne connais pas sur les talus « classiques » le *Dryopteris aemula* qu'on voit au Cranou sur les talus intra-forestiers. La forêt linéaire est

3 Pour les deux citations, note 2, 3^e référence.

4 Les ingénieurs du Génie rural chargés des travaux ont tout intérêt à « faire du chiffre » : selon les chantiers, ils perçoivent de 2 à 4 % de primes. J'en ai connu un qui roulait en grosse Mercedes et s'était acheté un manoir. Cf. « Remembrement désastre », *La Bretagne réelle*, n° 328 bis, 19^e année, 1971-1972.

par nature un *taillis*, voire un *taillis sous futaie*, le plus souvent doublé d'une fonction d'*émondage* [2] ; elle ne peut pas établir des ambiances analogues à celles de la forêt ancienne. Cependant, s'il est exposé à des recépages plus ou moins réguliers, un *taillis* au sens strict n'en permet pas moins la présence d'une ou de plusieurs associations végétales caractérisées, auxquelles sont reliés des ensembles animaux.

Boisement d'usage quasi-permanent, soumis à des prélèvements qui concernent la litière, le fagot, la ramée, plus rarement le gros bois lui-même, parfois pâturés (ainsi par les bien nommées « chèvres des fossés »⁵), les talus adoptent une dynamique semblable à celle du *taillis*, y ajoutant un « effet-li-

sière » forcément plus important et actif que celui des bois d'un seul tenant. Aux ressources alimentaires produites par le milieu lui-même, les terres agricoles contiguës ajoutent leur part. L'offre globale de nourriture est assez variée pour intéresser toutes les catégories de consommateurs, des insectes aux gros mammifères, sans parler des invisibles. Le bocage est un écosystème où l'élan propre d'un milieu à caractère forestier s'accorde aussi, au quotidien, avec les demandes et les propositions humaines : l'agriculteur non dépendant de la chimie industrielle-spéculative se situe, qu'il le sache ou non, au carrefour des interdépendances biologiques.

Quand les impératifs de production à courte vue ont entraîné la conversion de



L. Pouédras, « Le travail du bois »

[2] La forêt bocagère est un *taillis sur tiges* dont le produit ligneux convient à une société bien moins exigeante en bois de feu que ne le sont les « centrales à biomasse ».

5 Voir François de Beaulieu, *Il était une fois dans l'Ouest, la Chèvre des fossés*, ASP, 2020.

l'espace éco-paysan en unités de production, on n'avait pas encore inventé le concept de « corridor écologique » (ou biologique). Il semble que, sur une grande partie de la Terre, les idées à valeur réparatrice ne se manifestent, ne se font éventuellement actives, qu'après les constats de destruction. Soixante-dix ans après les débuts de l'arasement, on écrit donc à l'intention du grand public : « les corridors écologiques sont un élément essentiel de la conservation de la biodiversité et du fonctionnement des écosystèmes. Sans leur connectivité un très grand nombre d'espèces ne disposeraient pas de l'ensemble des habitats nécessaires à leurs cycles vitaux (...) et seraient condamnées à la disparition à plus ou moins brève échéance⁶. » Qu'en a-t-il été de « la biodiversité et du fonctionnement des écosystèmes » dans le Massif armoricain ?

« L'écosystème talus » est loin de l'uniformité : l'exposition, la topographie, la granulométrie, le degré de fertilité, le type de peuplement arboré, etc., édifient des biotopes divers [3]. Les talus sont plus « frais » au bas des pentes qu'en situation haute; la région maritime, où le talus peut passer au muret de pierres sèches, diffère beaucoup de

l'intérieur, etc. Quand le développement des arbres est contredit par une exposition permanente au vent, les ajoncs *Ulex europaeus* ou *gallii* prennent la relève. Dans l'ensemble, si la flore des talus intègre des éléments classiques des haies atlantiques et médio-européennes (aubépine, prunellier, primevère acaule, violette des bois, tamier, etc.), les particularités de la butte avec « versants » diversement exposés instaurent une réplique variée des milieux sylvestres de la zone biogéographique concernée, réduction où certains éléments sont peu ou moins représentés, tels les Mycètes, d'autres au contraire favorisés par des facteurs comme « l'effet de versant ». Le mode de conduite des arbres multiplie les sujets où l'émondage favorise les troncs creux, ce dont profite la faune, à commencer par les rapaces nocturnes.

Sur les talus pousse communément la germandrée scorodaine, *Teucrium scorodonia*, Lamiacée (ex-Labiée) à fleurs jaunâtres. Cette fleur, pas plus que ses compagnes, n'est là par hasard : elle relève du *quercion robori-petraeae* des phytosociologues, groupement végétal propre aux chênaies acidophiles plutôt atlantiques, à chênes pédonculé (*Quercus robur*, ex-*pedunculata*) ou sessile



R.-P. Bolan, 2020

[3] Au Faouët (Morbihan), le chêne pédonculé passe à la lande à ajonc (*Ulex cf. europaeus*), ronce (*Rubus sp.*), fougère aigle (*Pteridium aquilinum*) et bruyère cendrée (*Erica cinerea*).

6 Site Internet *Futura planète*, s.d.

(*Q. petraea*, *ex-sessiliflora*), celui-ci en conditions plus sèches. Le sceau de Salomon *Polygonatum multiflorum*, des chênaies de même type, aussi des hêtraies de basse altitude, la jacinthe des bois *Hyacinthoides non-scripta*, plante des "vieilles forêts", qui se relie plutôt au cortège floral de la chênaie-charmaie, la digitale *Digitalis purpurea*, fleur des clairières de la chênaie atlantique et des landes à genêt à balais, confirment, parmi bien d'autres plantes, la nature sylvestre ou para-sylvestre du milieu boisé linéaire. Les capillaires *Asplenium adiantum-nigrum* et *A. obovatum* (= *A. lanceolatum*) [4], fougères forestières, parfois des rochers, sont sans doute plus fréquentes sur les talus que dans les bois proprement dits. Plantes des sols bien drainés, elles apprécient de surcroît la non horizontalité du biotope⁷ : les talus plaisent aux amateurs de vie perchée – dont les enfants ont toujours fait partie.



P. Lieutaghi

[4] *Asplenium obovatum* ssp. *billotii*. Talus-mur à Pleumeur-Bodou (Côtes-d'Armor), décembre 1964.

Les enfants : ils allaient au long des talus comme une tribu néolithique dans la forêt primaire. Chaque fois des trouvailles fabuleuses. À commencer par celle des nids, très nombreux dans le lierre des arbres têtards, dans le houx et l'aubépine, dans une fourche des vieux pieds d'ajonc. Les nids et leurs bijoux cassants. La chronique familiale racontait le cousin d'Ergué-Gabéric venu un jour à la maison avec « des œufs plein son chapeau. » On ne reliait pas ces prédateurs d'avant la guerre de 1914-18 à une idée quelconque de menace sur les espèces. Cependant, pour nos collections maladroites, alignées sur lit de coton dans la très précieuse boîte à biscuits en fer blanc, j'avais appris (de l'instituteur ? d'une tante soucieuse du bien des « petites bêtes » ?), à ne jamais prélever qu'un œuf sur une ponte, et surtout à ne rien toucher, « car si l'oiseau s'aperçoit de ton passage, il ne revient plus couvrir. » Jamais je n'ai forcé la lucarne du nid parfait de *chidennnick*⁸ dans l'abrisous-roche à flanc de talus.

Il arrivait que le chemin des lisières conduisit à un bois désigné comme tel. Au-delà de Kermabeuzen, on allait ramasser des myrtilles quelque part vers Plonéis, dans un boqueteau rocailleux regardé comme forêt. Il y avait bien « connectivité » entre talus et plus grande étendue boisée. On l'ignorait, on vivait sans savoir dans la continuité vivante profuse. Le chêne qui nous tenait lieu de dunette d'où surveiller, sur l'horizon ouest, le navire à prendre à l'abordage, on ne savait pas qu'il s'appelait pédonculé ; c'était le chêne. Ses glands faisaient des bagues, cupule et « queue » des pipes grêles à suçoter. On était loin d'imaginer qu'une systématique aveugle à d'autres critères que l'antériorité de dénomination rebaptiserait un jour cet arbre d'un nom encore plus éloigné de l'appréhension commune. Mais on savait « *kokoloric* », le petit tubercule de *Conopodium majus*, gros comme une noisette, qu'on extirpait au pied des talus en suivant la fine et profonde tige souterraine, toute blanche d'étiollement [5]. Cette vraie nourriture sauvage permettait de tenir tout un après-midi sur l'île déserte.

⁷ C'est aussi le cas du nombril de Vénus, *Umbilicus rupestris* (ex-*pendulinus*), répandu surtout dans le talus-mur, lui tout à fait incapable de vivre à l'horizontale. C'était le sparadrap des Bretons, qui appliquaient sur toute écorchure la face inférieure de la feuille débarrassée de sa « peau » translucide.

⁸ Troglodyte, *Troglodytes troglodytes*.

On avait aussi appris la poire à bon Dieu d'aubépine, farineuse, à peine douceâtre, qu'on mangeait à la douzaine, et comment éplucher sans se piquer la pousse de ronce dont l'âpreté n'empêchait pas la métamorphose en asperge trouvée savoureuse⁹. On perpétuait un savoir de disette. Doublé de défiance haineuse à l'égard des offres vermillon de l'arum, de l'iris fétide et du petit-houx, plus encore envers les pendeloques méchamment superbes du fusain. Tout cela, nous avait-on appris, était « du poison ». Cela valait des coups de bâton – qui dispersaient les fruits. En mai, la fleur de Marie s'ignorait comme *Stellaria holostea* mais affirmait de toute sa candeur le passage réussi de la dévotion aux divinités de lisière à l'affirmation d'appartenance chrétienne [6]. On avait nos repères parmi les signes des choses natives. C'est là d'abord que se construisaient nos ressentis, nos émotions, la pensée même.

Il faut être sorti d'une culture pour en percevoir les traits, en reconnaître les incidences. Du dedans, on est cette culture, on la perpétue, on la change très lentement dans le perfectionnement des usages du monde, à quoi répondent de nouvelles représentations – que vont parfois ébranler pour des siècles des émergences religieuses ou idéologiques.

J'ignore si, parmi les copains qui exploiraient avec moi le réseau de la forêt-lisière, il en est d'autres à avoir opté pour la carrière de naturaliste¹⁰. Ont-ils vécu un désespoir pareil au mien, quand, dans les années 1970, il devint impossible de retrouver les lieux parcourus dans l'enfance, tous passés à la pénélaine ouverte, au maïs, aux élevages de poules et de cochons ? Par endroits, les tas de souches fumaient encore.

Il s'agit moins de nostalgie du pays perdu que de rage au constat de bêtise meurtrière : au XXI^e siècle, dans nos pays, il serait inimaginable d'entreprendre un re-



H. Romé



L. Morel

[5] Le “kokoloric”, noisette de terre, *Conopodium majus*, ancienne ressource de disette, est l'un des rares tubercules de la flore européenne qu'on puisse manger à l'état cru.

[6] « Fleur de Marie », la stellaire holostée, *Stellaria holostea*, ornait en mai les autels de la Vierge. C'est une plante classique des lisières en Europe moyenne.

membrement comme il y a soixante ans, complètement insoucieux des réalités écologiques, du bien des gens et d'un milieu de vie partagé, fût-ce involontairement, avec plantes et bêtes. Au début du XXI^e siècle, la forêt bocagère bretonne n'est plus que le tiers de ce qu'elle fut. La multiplicité vivante associée a régressé dans des proportions plus extrêmes encore. Mais la culture humaine, retirée un temps dans les refuges de mémoire, réapparaît sous d'autres visages, avec des mots nouveaux¹¹.

9 Cette pousse est consommée de la même façon en diverses sociétés vernaculaires de l'Ancien et du Nouveau Monde.

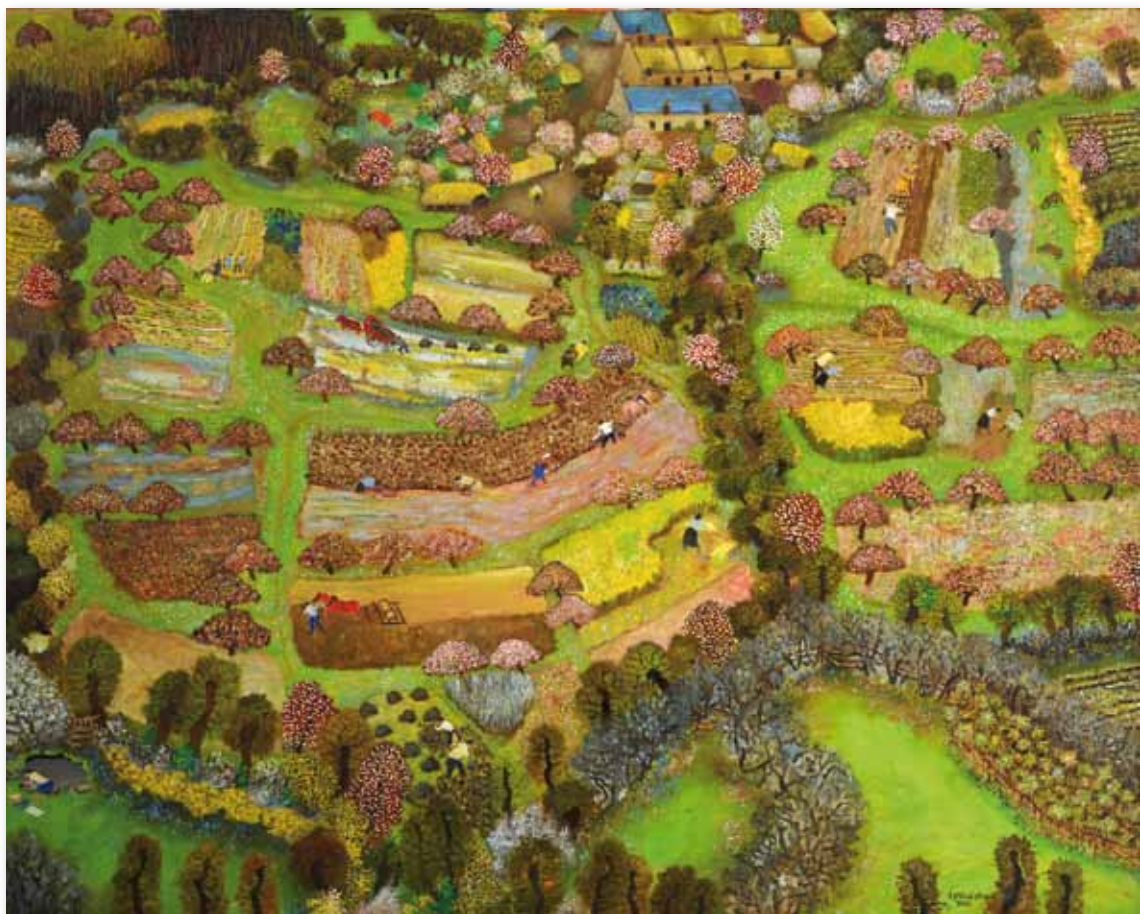
10 Pour ce qui me concerne, avoir eu Michel-Hervé Julien comme professeur de musique, au Lycée (alors de garçons) de Quimper, y a contribué de près : outre la découverte, grâce à lui, de la « grande musique » sur son Teppaz qu'il apportait en classe, il osait nous emmener, à trois ou quatre dans sa petite voiture, jusqu'à la baie d'Audierne pour observer la bergeronnette flavéole de la dune et les gravelots de la plage. Transport sans autre assurance que celle du bonheur partagé.

11 Tels ceux de Daniel Cueff, Maire de Langouët : [Pour protéger les citoyens de ma commune contre la nuisance des pesticides,] « face à une carence manifeste de l'État, je suis obligé de respecter la Constitution française et je prends en lieu et place les arrêtés qu'aurait dû prendre l'État ». L'arrêté, bien sûr, est rejeté, les pratiques nocives perdurent ; mais, dans l'absolu, la parole juste corrige le défaut de justice.

Le questionnement sur un emploi non-destructeur du monde, s'il sous-tend les travaux de diverses commissions plus ou moins actives, trouve de multiples réponses « à la base ». Dans l'élan critique sur les pratiques agricoles destructrices, on table désormais sur des techniques où l'impératif de production ne peut aller sans la volonté de restaurer, voire de recréer un *système éco-rural*. Ainsi, même si on reconstruit moins de talus qu'on en arase encore, on en reconstruit¹². Et on parle de plus en plus d'agroforesterie [7].

S'il y avait dans les régions tempérées septentrionales des cultures où s'asso-

ciaient plantes ligneuses et productions herbacées (ainsi, céréales-amandiers dans les Alpes du Sud), ou plusieurs plantes ligneuses (vigne-pêchers), ou encore des prés-vergers à pommiers, poiriers, cerisiers, etc., l'agroforesterie au sens strict est tropicale. Elle concerne en priorité des végétaux issus des milieux forestiers, obligés ou capables de croître sous le couvert : cacaoyer (*Theobroma cacao*, Sterculiacées), caféier (*Coffea arabica* et *C. canephora* [= *robusta*], Rubiacées), igname (genre *Dioscorea*, Dioscoréacées, nombreuses espèces et variétés), etc. Cela en climat chaud et humide. La flore cultivée en Europe à des fins



[7] La distribution des arbres et arbustes dans le bocage en fait un lieu à la fois clair et boisé. Aux ligneux bordiers, arbres têtards et arbres de haut fût taillés latéralement, s'ajoutent les fruitiers complantés (ici, nombreux pommiers en fleur) qui amplifient la couverture ligneuse.

¹² C'est, par exemple, dans les Côtes d'Armor, le propos de *Skol ar C'hleuzioù*, l'École des talus, www.talus-bretagne.org/lire.html

alimentaires ou fourragères veut impérativement la lumière ; on ne peut donc parler à son propos d'agroforesterie. En attendant l'arrivée des régimes tropicaux sous nos latitudes, il faut s'en tenir à l'actualité climatique !

Pas d'agroforesterie européenne, donc, mais une évolution des systèmes agraires où l'arbre retrouve, ou trouve, une grande place. Cela ramène tout naturellement au bocage. Dans les climats de l'Europe moyenne, c'est, avec les prés de fauche et pâturages montagnards, l'espace rural/péri-rural où la demande des sociétés s'accorde le mieux avec celle des écosystèmes. Ceci dans les contingences du réchauffement. La nécessité de (re-)planter des arbres autour des terres agricoles, cette fois dans la durée¹³, ne peut plus ignorer la hausse de CO₂ atmosphérique ni les sécheresses accentuées où les ligneux dépérissent. À un moment du monde où l'avenir des essences propres aux situations à hygrométrie élevée, comme le hêtre, est mis en question aux basses altitudes, tandis que le chêne vert et autres xérophytes sont appelés à migrer vers le nord¹⁴, la question des boisements en général, des bocages en particulier, appelle une réflexion qui ne peut s'appuyer sur les essais *in-situ*, tant la péjoration climatique s'accélère¹⁵. À la modification de la strate arborée du bocage répondront des changements plus ou moins rapides dans les strates inférieures. À la fin du XXI^e siècle, la forêt bocagère aura changé de physionomie, prenant une tonalité plus méridionale.

Si les groupements végétaux des talus bretons relèvent des formations forestières propres au climat, à commencer par celles qui accompagnent le chêne pédonculé, certains grands ligneux sont d'acclimatation ancienne, comme le châtaignier, d'autres pas forcément indigènes. Ainsi en ce qui concerne l'orme, essence de charonnage précieuse¹⁶:

dans les années 1970, vers Lannion, j'ai observé des rideaux exclusivement constitués d'*Ulmus* × *hollandica* Mill. (*U. minor* × *glabra*), hybride très probablement d'origine extérieure puisque l'orme de montagne, *Ulmus glabra* (ex-*scabra*), ne croît pas à l'état spontané en Bretagne. On a montré, dans le Midi, une uniformité génétique des ormes (*U. minor*) qui pourrait remonter à l'occupation romaine. De longue date, cette essence connaît des dépérissements et des relances, comme en témoignent les sédiments du Néolithique des lacs. Aujourd'hui décimé par la graphiose dans toute l'Europe, disparu des régions littorales bretonnes où il constituait des brise-vent superbes, l'orme aurait peut-être mieux résisté s'il n'avait pas été soumis à une sélection millénaire [8].

Quand le moment viendra d'introduire des essences moins inféodées à l'hygrométrie élevée et à la fraîcheur du sol, il faudra se rappeler l'exemple de l'orme, diversifier les provenances.

À la fois histoire naturelle et sociale, le bocage forestier, s'il peut toujours accueillir l'imaginaire des « grands bois », ne convoque plus ni monstres ni brigands, il est devenu explicitement ce qu'il fut longtemps sans savoir le dire : une *campagne* responsable d'elle-même. La *forêt quotidienne* y parcourt les terres cultivées et/ou pâturées, les protège, les fertilise et à son tour en bénéficie. Le mélange de milieux, de relations, de circulations, de productions, de gestes, d'images, n'instaure plus un cycle tournant sur lui-même mais prend place, explicitement, dans une dynamique encore plus complexe, à la finalité toute simple : la survie de la Terre.

Au regard de l'agriculture industrielle dévastatrice, où la production forcée (et forcée : il s'agit d'abord d'obéissance) contraint toute vie par elle requise,

13 La « forêt-puits de carbone » est un concept à prendre avec réserves : une vieille forêt naturelle parvient au bilan CO₂ zéro. C'est le bois conservé, non brûlé, qui constitue l'immobilisation durable. Plus de détails dans Lieutaghi, P., *La surexplication du monde*, Actes Sud, 2020.

14 Projection cartographiée du déplacement d'aire de ces deux essences dans : V. Badeau, J.-L. Dupouey, C. Cluzeau & J. Drappier, « Aires potentielles de répartition des essences forestières d'ici 2100 », ONF, *RDV techniques*, hors-série n° 3, 2007, pp. 62-66, cartes.

15 On récolte déjà des glands dans les fragments de chênaies sessiliflores haut-provençales, ainsi sur la silice en Vachères nord, 04 (où les arbres souffrent), pour des essais d'acclimatation en Bourgogne.

16 Au temps de la traction animale, le bois d'orme aux fibres contournées, très difficile à fendre, servait aux moyeux des roues, rayons et brancards étant le plus souvent en frêne. Sous Sully, « l'ormeau » est planté dans les villages et sur les grands chemins, non à des fins ornementales mais pour le charonnage civil et militaire (affuts de canons).

refuse toute vie libre cherchant place en des territoires hostiles, le modèle bocager est à privilégier partout où les contingences climatiques le permettent. Comme, désormais, il ne peut aller sans pensée du milieu, il se situe d'emblée dans la nécessité d'intelligence des choses ; il associe le « sauvage » au « domestique », le spontané au dirigé ; la gestion du présent y est inséparable

de l'attention à un futur maintenant connu dans toute sa fragilité.

Le bocage, agroforesterie à l'opposé du fantasme, est une chance de Petit Poucet sur les terres de l'ogre mangeur de monde. ■

Pierre LIEUTAGHI est ethnobotaniste et écrivain
 pierre@lieutaghi.fr



**[8] Fragment de rideau d'ormes champêtres, *Ulmus minor*, sur talus.
 Sainte-Marine (Finistère), juin 1979.**

P. Lieutaghi, dessin à l'encre de Chine.